

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 71 (1932)
Heft: 28

Artikel: En Gruyère
Autor: Jean
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-224675>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

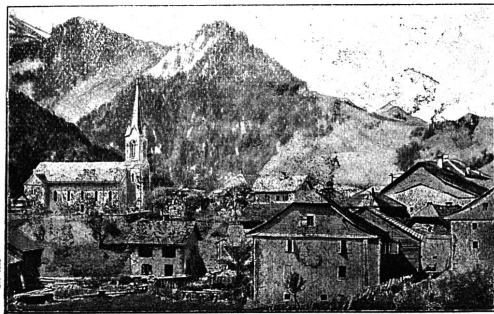
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 08.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>



Monbovon.

EN GRUYÈRE

LE pays de Gruyère est beau en toute saison ; mais c'est au printemps qu'il faut le voir, quand les hêtres sont revêtus de leur parure nouvelle, quand les pâturages reverdisent jusque tout près des rochers abrupts des Vanils, quand les prairies sentent le narcisse et quand le soleil répand partout sa chaude lumière et fait étinceler, au couchant, les petites vitres des chalets.

Du plateau de Vaulruz, on aperçoit soudain la plaine contrée ; elle forme un grand cirque de verdure au pied des sommets dont les noms sonnent doux et clair sous le ciel romand : Brenlaire et Folliéran, Bourgo et le Merlas, Dent de Broc et Vanils.

Au milieu des campagnes, une ville plate avec de larges rues et un vieux château à l'écart : c'est Bulle. Cité prospère qui paraît oublier son passé pour ne songer qu'à sa situation de métropole gruyérienne.

Si l'on veut évoquer le passé, il faut quitter la grande route qui remonte la Sarine, gravir la haute colline par un chemin étroit et sinueux et pénétrer dans la ville de Gruyères. C'est une petite cité formée d'une large rue aux pavés inégaux. Au moment où l'en franchit le seuil, on aperçoit, au-dessus de soi, l'écusson des comtes peint sur la muraille : une grue aux plumes hérissées, la patte levée et le bec menaçant. Les maisons basses sont serrées les unes près des autres ; elles ont de larges avant-toits, abritant de petites fenêtres réunies sous la même accolade. Au-dessus des portes en ogive, on lit parfois une date qui vous reporte à cinq siècles en arrière. Au fond de la place, voici un vieux mur percé de trous ronds et polis par l'usage ; ces petites cavités taillées avec habileté, servaient autrefois au mesurage des céréales. Et il suffit de se retourner pour apercevoir le grand christ douloureux, fixé à sa croix rustique, sous un large auvent.

Que de choses à regarder sur cette place. Il y a de vieilles enseignes en bois peint ou en fer forgé. Là, c'est une maison pittoresque où l'on a réuni de vieilles choses et qui s'appelle le « Musée de Chalamala ». Ailleurs, c'est une belle fontaine à deux goulots qui chante sa chanson monotone, tandis que les femmes du pays battent le linge et rient aux éclats quand l'une d'elles raconte une histoire.

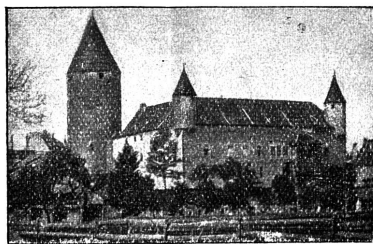
C'est sur cette place que se rassemblèrent les chevaliers qui prirent part aux Croisades. Vêtus de la longue cotte de mailles, dressés sur leurs étriers et portant bien haut les pennons et les bannières du comte, ils partirent à la conquête du Saint-Sépulcre.

La rue monte ; elle devient de plus en plus étroite et disparaît sous les arbres. Alors, on est en face du château de Gruyères. Ce château, qui comprend plusieurs corps de bâtiments, possède une énorme tour d'angle d'où l'on pouvait surveiller tout l'horizon. Il suffit de se pencher à l'une des fenêtres pour apercevoir, au pied des murailles, des petits jardins, des pelouses et une belle forêt de hêtres qui descend jusqu'à la vallée. Et, quand on lève les yeux, on a, devant soi, un magnifique paysage de prairies, de forêts et de montagnes qui, sous le ciel bleu pâle, s'étend jusqu'au bout de l'horizon.

La visite du château offre un grand intérêt. Les pièces dans lesquelles on pénètre possèdent de belles collections, des drapeaux, des armures et des ustensiles moyenâgeux. Et il y a encore de vieux dressoirs appuyés à des tapisseries. Dans la salle des chevaliers, on peut voir des peintures originales et une grande table massive entourée de chaises de style. Un petit salon contient, en médaillons, des peintures de Corot : beaux arbres au feuillage tremblant sous un ciel de brume.

Mais ce qui intéresse le plus les visiteurs, c'est la chambre de la belle Luce, cette jeune paysanne de Grandvillard qui devint la favorite du comte Jean II, lequel incarnait admirablement les vertus et les défauts des souverains de la Gruyère : force physique, goût de l'aventure et du plaisir, simplicité familière, amour de la terre et des jolies filles.

Il est un fait certain que Jean II avait logé sa belle amie dans la plus coquette pièce du château. Les murs sont tendus de fine tapisserie. Au-dessus d'une porte, voici les armes des comtes ; tout près, de vieux meubles, un rouet avec

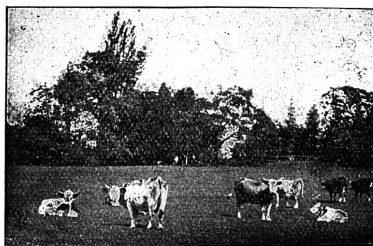


Château de Bulle.

sa quenouille et le lit de la belle Luce, — laquelle devait être de petite taille, si j'en juge par les dimensions plutôt restreintes de ce lit. De plus l'histoire nous rapporte que la favorite de Jean II était vive et séminante et avait un goût marqué pour les plaisirs.

Quand la visite du château est terminée, on descend un vieil escalier conduisant dans une vaste cour intérieure. C'est là que les comtes organisaient des jeux auxquels prenaient part les nobles chevaliers et les belles dames.

Les comtes de Gruyère furent de véritables petits rois montagnards. Ils eurent d'abord à lutter contre les empiètements des évêques de Lausanne, puis, ce danger une fois écarté, ils virent se dresser devant eux les puissantes républiques de Berne et de Fribourg, lesquelles devaient finir



Dans la Gruyère.

par les absorber. Poussés par Berne, leurs sujets du Simmenthal réclamèrent l'autonomie. Quant aux Fribourgeois, ils cherchèrent constamment à remonter le cours de la Sarine jusqu'au pied de la montagne. Les comtes n'aimaient pas les Suisses parce que ceux-ci n'étaient pas de leur race et qu'ils étaient incarnés par des Bernois au langage rude. Ne disait-on pas, déjà à cette époque, que le diable parlait le patois de Berne ? Eux, ils étaient Romands et se plaçaient sous la protection de la maison de Savoie.

Dans cette lutte, qui dura longtemps, Bernois et Fribourgeois finirent par avoir le dessus à cause de l'insouciance des derniers comtes. Dix-huit ans après la conquête du Pays de Vaud et l'établissement de la Réforme, le dernier comte de Gruyère, Michel, dut céder tous ses biens à ses créanciers de Berne et de Fribourg et prendre

le chemin de l'exil. On imagine ce que ce départ dut être douloureux. Lui aussi — comme Boabdil, ce roi maure qui dut abandonner Grenade — versa des larmes amères au moment où il jeta un dernier regard sur le beau pays qu'il fallait quitter pour toujours.

Lorsqu'on s'éloigne du château pour regagner la place, on assiste au départ des nombreux visiteurs. Les automobiles démarrent les unes après les autres et, quand le soir tombe, la petite cité féodale, un instant troublée dans sa quiétude, reprend son aspect d'autrefois, son aspect de toujours.

Jean des Sapins.

LE PETIT SALÉ

LORSQUE je vis arriver — en retard, à son habitude — mon ami Joe, le peintre orientaliste bien connu, au rendez-vous qu'il m'a assigné, il semblait tellement ému dans sa barbe de dieu, que je m'empressai vers lui :

— Te serait-il arrivé quelque chose ?

— Ouf ! je viens de ressentir une des plus fortes secousses de ma vie. Garçon, un bock.

— Encore quelque histoire de femme !

— Brune ou blonde ? questionna le garçon.

— Mêlez-vous de ce qui vous regarde, répondis-je vertement.

— Blonde ! commanda en riant l'excellent Joe, lequel avait compris qu'il s'agissait de la bière.

— Me diras-tu ?...

— Patience, j'y arrive.

Et ayant, d'une savante aspiration, lampé le faux-col qui mettait une frange d'écume à l'ombre de son bock, il s'exprima en ces termes :

— Tu sais que je reviens de la campagne, où j'excursionnais à bicyclette. Or, hier au soir, le destin contraire m'envoya une panne, loin des habitations des hommes. J'essayai de réparer.

— « Ces réparations n'apaisent point mon âme », citai-je pompeusement.

— J'y perdis ma peine et mon temps. La nuit tombait. Aucune auberge en perspective. Je traînai piteusement ma bécane, en songeant aux douceurs d'un bon dîner, quand j'aperçus, près de la route, une maison de paysans. Y courir, frapper à la porte et demander l'hospitalité fut pour moi l'affaire d'un instant. Je dois avouer que je fus reçu avec une certaine méfiance. Ce néanmoins, on voulait bien m'héberger jusqu'au lendemain.

La maisonnée se composait de l'homme, un gars d'assez mauvaise mine, de la femme et d'un petit babin, dont l'aspect chétif et souffreteux éveilla ma pitié — j'ai toujours adoré les chiens et les enfants. — Je m'enquis auprès de mes hôtes si c'était leur fils.

— Non, y n'est point à nous, le p'tit salé, répondit l'homme d'un air bourru. C'est un neveu de ma femme qu'on nous a confié, rapport à l'air de la campagne.

— Vous devez être heureux d'avoir ce petit auprès de vous ?

— Ah ! ouitche ! c'est encombrant, c'est toujours malade et ça piaille que c'est une bénédiction !

Jugeant inutile de pousser plus loin ma conversation, je montai dans ma chambre et ne tardai pas à m'endormir, en rêvant que ma bicyclette devenait automobile et que j'écrirais tous les piétons de la route.

Je fus éveillé de grand matin par un bruit de voix, et, grâce au peu d'épaisseur du plancher, je pus saisir le dialogue suivant :

— Et moi (c'était l'homme qui parlait), je te dis que c'est pas la peine de garder ce petit salé plus longtemps.

— Attends encore un peu.

— A quoi bon ? si on n'a rien en faire.

Les propos de la veille me revinrent à l'esprit et j'écoutai plus attentivement. Les voix reprurent :

— Donne-le à un voisin.

— Joli cadeau ! il n'en voudra pas.

— Pourquoi cela ?

— Parce qu'il est faisandé et dégoûterait tout le monde.